

Courrier des lecteurs...

... à propos de la canalisation de la Moselle.

Gérard Howald a reçu, récemment, une lettre de Claude COLLIGNON en rapport avec les récentes publications des Etudes Toulouses concernant la canalisation de la Moselle.

En voici quelques extraits :

Notre ville et notre région sont riches en voies d'eau, c'est un patrimoine, il n'était pas impensable que cet héritage, souvent banalisé, et en quelque sorte «peu vu», «peu perçu» et donc négligé, puisse être choisi à la fois comme objet d'étude et lieu d'une fiction.



En écrivant mon livre (219 pages, publié en 1988) il y a presque vingt ans, j'étais en effet déjà frappé par l'es-pèce d'indifférence générale où l'on tient certains lieux de notre environnement direct : la forêt, les routes, les étangs, les canaux, tous lieux en quelque sorte «fabriqués». Il me semblait qu'on ne voyait pas ce que j'appellerais leur «exotisme» ordinaire (c'est-à-dire l'opposé de l'acception générale du mot, qui évoque des paysages presque irréels, en tout cas extraordinaires). Qu'on ne voyait pas dans ce monde si proche la richesse plus vraie, plus évocatrice, plus «pittoresque» même, d'un certain point de vue, que la «beauté» de ces

décors de rêve, et j'avais à l'époque, pour faire vivre ce monde, rassemblé une documentation importante. Outre l'intrigue romanesque et ses anecdotes, portant témoignage d'un passé en grande partie oublié, il y avait donc ce lieu, à la fois magique et réel, physique et rêvé, et l'incertitude pour son devenir : un monde menacé, tel était le sujet.

Oublié, mal connu, trop familier peut-être pour qu'on y porte vraiment attention, trop peu rentable aussi, à court terme du moins, pour ne pas dire à courte vue, donc souvent délaissé ou mal utilisé, mal protégé, pour ne pas dire maltraité, ce lieu multiple qu'est la voie d'eau est porteur de rêve autant que de «raison économique» ou d'histoire technique. Tout ce qui le redonne à voir, dans sa dimension humaine, passée et présente, comme dans sa dimension «environnementale», tout ce qui le rendra au regard conscient, à la curiosité, à la connaissance, à l'admiration, et bien entendu à un usage respectueux, est donc bienvenu.

Si la voie d'eau est un espace qui à force d'être là nous paraît naturel (et qui l'est, bien sûr, ou qui l'est devenu : lieu de nature, écosystème, diversité de faune et de flore, etc.), elle ne l'est que grâce à l'ampleur, à l'ingéniosité et à la patience du travail humain. Ampleur, ingéniosité, patience, nul doute que ce numéro de votre revue insiste là-dessus, ce patrimoine se définit autant par ces valeurs humaines que par son usage purement économique, fonctionnel. Mais qui dit patrimoine dit aussi sauvegarde, entretien, préservation : la voie navigable est un lieu, échanges, transport, marchandises, fret, gabarit, tonnages, gestion de l'eau, on épuiserait ici comme ailleurs le vocabulaire du commerce et de l'industrie, mais c'est aussi un paysage. Nous le fréquentons comme un paysage. Nous, public, puisqu'il s'est ouvert au public par ses berges, chemins de halage, ponts et routes.

Public diversifié, c'est à remarquer : pêcheurs, sportifs, simples promeneurs, pique-niqueurs. Et comme dans tout

public le meilleur et le pire. Le pire ? Ceux que j'appellerais les «conquéran-tants» ou les «maîtres du monde» pour qui un paysage n'est rien d'autre qu'un endroit qu'on peut à loisir et sans règles exploiter, souiller, dégrader, saccager. Minoritaires sans doute mais nul besoin d'être nombreux pour créer nuisances et dégâts. Inconscience sans doute aussi, plus que volonté de nuire. Quoique...

Que dire par exemple d'un pêcheur qui de sa propre autorité décide de raser les arbustes sur une centaine de mètres de rive, gêné qu'il se trouve pour poser ses cannes ? Que dire d'une famille de pique-niqueurs s'établissant le vendredi soir et coupant à la tronçonneuse une dizaine de peupliers de plantation pour s'en faire une cabane, qu'ils brûleront le dimanche soir ? Que dire de tous ces gens qui peuvent apporter leurs provisions mais ne veulent pas emporter leurs ordures ? De cet automobiliste qui vient faire sa vidange dans un fossé de drainage ? De ces monceaux de canettes dans les buissons ? De ces sacs-poubelles éventrés ? De ces cartons de «fast food» jetés dans les talus ? De ces feux de bivouac ou de barbecues dont on trouve partout les traces ? De ces courses de deux-roues motorisés ? De ces barrières périodiquement fracturées, etc. ?

Non, je n'exagère pas. Il y a en certains endroits de ces chemins et berges des points de vue magnifiques, cathédrale semblant jaillir de l'eau, reflets de saules sous le soleil, méandres ombreux, et nul doute que vu d'avion, c'est-à-dire vu de haut et de loin, ou simplement à distance, à l'échelle humaine, disons quelques centaines de mètres, ou en approche, il y a là un ensemble harmonieux, équilibré, plaisant à l'œil. Attirant. Ce calme, cette eau, ces rives nous attirent. Mais de près c'est souvent une autre chanson ! Depuis des années, je fréquente cet espace pratiquement tous les jours, à pied ou à vélo, et je vois le sans-gêne gagner et, comme quelques autres usagers je n'y vais plus qu'avec dans ma poche un ou deux sacs plastique, et je ramasse ce que je peux, petite corvée dérisoire qui peut prêter à

sourire... Mais quel écoeuement ont dû ressentir les enfants de cette école à qui, il y a quelques années, sans doute dans le cadre d'une formation civique, on a fait nettoyer les buissons de Valcourt, et remplir une vingtaine de sacs-poubelles de cent cinquante litres qui, trois semaines plus tard n'avaient toujours pas été ramassés, et que renards, sangliers, chats et chiens errants avaient éventrés, en dispersant le contenu ! Bel engagement de la collectivité. Bel exemple de coordination. Bel encouragement au bénévolat. Mais en l'occurrence, à qui s'en prendre ?

Car bizarrement cet espace, ce paysage n'a pas de lois. Comme s'il n'était à personne. Comme si nul n'en avait la responsabilité, partagée ou non. Pas un panneau avertissant des droits et devoirs de l'utilisateur. Pas une poubelle. Débrouillez-vous ! Pas de ramassage des ordures. Juste la fauchaison, une fois par an, du haut des talus. Nous savons pourtant qu'il est «géré» par Voies Navigables de France. Qu'il n'est pas question ici d'attaquer, mais... Bon, admettons : maigres effectifs, maigres subventions, désengagement de l'Etat, soit. Il y a problème, mais... Raser à blanc buissons et haies n'est pas la meilleure façon de défendre un paysage. Et planter cinquante arbres (halage de Valcourt) pour en laisser crever vingt en un seul été faute d'arrosage (un seau d'eau tous les quatre ou cinq jours aurait suffi à chacun de ces arbres) n'est pas la meilleure façon de faire des économies. Et tondre sans avoir préalablement ramassé les déchets de toutes sortes revient à ventiler plastique, verre, papiers gras et métal...

Alors qui veut quoi ? Qui propose quoi ? Qui protège quoi ? Qui veut s'engager ? Qui dira le premier qu'il faut, question vitale, une communauté de prise en compte, un partage, des mesures, un chiffre ? Enfin bref commencer par le commencement ! Définir cet espace. Désigner la responsabilité. La répartir si nécessaire. Et quand je lis dans la presse les délibérations, les projets, les motions, projections, schémas et autres perspectives concernant, par exemple, la voie des boucles de la Moselle, et qu'à aucun moment n'y soit mentionnée la question environnementale, ou les simples mesures de protection, ou un quelconque début de commencement d'ébauche d'une charte des usagers, qu'on ne voie même pas à quel point déjà la pression actuelle endommage les lieux, et que donc on n'envisage pas le moins du monde un soupçon d'aménagement, quelques poubelles, quelques panneaux, dans le fond pas grand chose au départ, mais au moins le signe qu'on prend un peu les choses en main, et que ne saute pas aux yeux la nécessité d'éduquer, de protéger, d'entretenir, de punir aussi, hélas, mais l'exemple urbain offre là-dessus de quoi réfléchir. Et qu'il n'y a dans tout ce beau projet pas la moindre concertation entre usagers, présents ou futurs, associations de pêche, clubs sportifs ; administrations, communes, département, que sais-je encore, il serait temps d'établir cette liste et alors de faire un premier tour de

table, mais non, on fera sans, là je trouve qu'il y a de quoi s'arracher les cheveux, et je pense que mes trois couples de loriots de Valcourt, mes chardonnerets de la Folie et mes grèbes de Chaudeney finiront par gagner des lieux moins pollués.

Fort bien, mais qu'est-ce que ce livre a à voir avec tout ça ? Rien, et beaucoup. L'esprit, si on veut. L'eau, les marronniers, les écluses. Quelque chose d'une paix à portée de regard, quelque chose d'une aventure à portée d'imagination. Juste un livre, des mots. Pourquoi aime-t-on marcher au bord d'un canal ? Parce que ça va loin, peut-être... Parce qu'au bout on sait, inconsciemment, vaguement, qu'il y a la mer. Parce que c'est un lieu de lenteur.

Je ne sais pas ce qu'aujourd'hui «vaut» ce livre, je me souviens juste de l'état d'esprit dans lequel je l'ai écrit. Au cours de l'écriture, on découvre parfois en soi-même un amour des choses, non pas imprévu mais jusque-là sous-estimé et dont, tout à coup, l'importance particulière étonne, puis ravit. On se retrouve.

Désolé de vous avoir importunés de mes inquiétudes et de mes colères, elles en rejoignent d'autres, et de plus violentes, c'est aussi le sujet de ce livre...

Claude Collignon